

Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 22 (1972)
Heft: 3

Artikel: Crise de la raison aujourd'hui
Autor: Breton, Stanislas
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-380990>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CRISE DE LA RAISON AUJOURD'HUI

Ce titre, quelque peu énigmatique, pose aussitôt, sur chacun des trois termes qui le composent, une question déterminée. De quelle crise, de quel type de crise s'agit-il ? De quelle raison ? De quel aujourd'hui ?

Je remarquerai tout d'abord que ce mot « raison » a pour nous modernes une résonance presque archéologique. Peu nombreux, somme toute, seraient aujourd'hui ceux qui affecteraient cette expression d'un indice axiologique fortement accentué. Certes, il y a encore des « rationalistes » et des « rationalismes » qui défendent la « raison » contre ceux qui s'en prennent à ce qui, vaguement, s'abrite sous ce nom. Mais, et c'est une affirmation que je reconnais être contestable, ce qu'évoque « la raison » aujourd'hui pour beaucoup d'entre nous se perd dans une sorte d'indétermination. On songe aussitôt soit à une Théorie des facultés, dont la *Ratio* serait la plus éminente, selon une certaine option ; soit aux principes, très génériques, d'identité, de contradiction par exemple ; soit enfin, à un principe de raison qui, depuis Leibniz surtout, a sinon supplanté du moins élargi le traditionnel principe de causalité, sous les formules diverses que la tradition philosophique nous a conservées. Sous les trois aspects que je viens de rappeler, la *Raison* peut nous apparaître ou comme l'héritage discutable du passé ou peut-être même comme un obstacle à une certaine ouverture que l'évolution et le progrès des savoirs semblent nous avoir définitivement imposée.

Au lieu de « raison » on parle plus volontiers aujourd'hui de « sciences » ou de « savoir ». On fera observer aussitôt que « science » est désormais au pluriel ; et que l'idéal unitaire d'une encyclopédie du savoir, pour rappeler un titre célèbre, ne séduit que quelques nostalgiques. C'est par cette nostalgie que les sciences, et l'esprit

N. B. Conférence faite le 26 janvier 1972 devant le groupe neuchâtelois de la Société romande de philosophie.

scientifique, nous remettent en mémoire ce que fut jadis l'idéal de la raison, sa prétention à l'unification du monde et des différentes disciplines. Cette nostalgie nous est précieuse. Elle nous indique que la raison, dont nous aurons à parler, n'est ni une faculté ni une simple idée, mais une certaine exigence qui s'est inscrite dans une œuvre séculaire, qui recoupe souvent l'œuvre de la science, mais qui ne s'est jamais totalement identifiée à elle. Cette raison que nous cherchons à identifier, c'est la raison qui se dit, s'affirme dans cette région du philosophique qui a un nom, depuis longtemps, et que nous appellerons *Métaphysique*. C'est donc de cette raison qu'il est question. C'est cette raison métaphysique qui est en question, et qui est en question dans une crise qui est la crise de la métaphysique. Je voudrais donc m'interroger sur cette crise de la raison métaphysique dans la conjoncture présente.

Or qui dit « crise » dit deux choses :

- a) il suggère un diagnostic du présent ;
- b) il semble évoquer aussi la possibilité d'un pronostic sur l'évolution de la crise. Mais qu'on parle de diagnostic ou de pronostic, dans les deux cas ce que la crise met en cause et dans la mesure où elle est une crise sérieuse, une crise de principe et non simplement épidémique, ce à quoi l'on pense, d'une pensée préalable, c'est à l'essence de la métaphysique. C'est donc l'essence même de la métaphysique qui serait en crise. Et c'est sur cette essence qu'on s'interroge quand on parle de crise, pour se demander, éventuellement, quel sera l'avenir de ce que la crise présente semble avoir si profondément contesté.

I

Le plus simple, me semble-t-il, pour comprendre ce qui s'est passé et qui concerne l'essence même de la raison métaphysique, est de se reporter à un texte classique, souvent cité et souvent commenté, un texte de Descartes qui figure dans la préface aux *Principes de la Philosophie*.

Après avoir précisé nos sources de connaissance : notions simples évidentes, expérience sensible, conversation des autres hommes, lecture des auteurs, réflexion philosophique, Descartes fait le premier pas. Il faut commencer à s'appliquer à la vraie philosophie, « dont la première partie est la métaphysique qui contient les principes de la connaissance, entre lesquels est l'explication des principaux attributs de Dieu, de l'immatérialité de nos âmes et de toutes les notions qui sont en nous ». Le second pas est la philosophie en laquelle, après avoir trouvé les vrais principes des choses matérielles, on examine comment tout l'univers est composé. Le troisième pas concerne ce que

nous appellerions l'utile et le praticable, le faire et l'agir. Et le développement se termine par la comparaison célèbre : « Ainsi toute la philosophie est comme un arbre dont les racines sont la métaphysique, le tronc est la physique et les branches qui sortent de ce tronc sont toutes les autres sciences qui se réduisent à trois principales, à savoir la médecine, la mécanique et la morale ; j'entends la plus haute et plus parfaite morale qui, présupposant une entière connaissance des autres sciences, est le dernier degré de la sagesse », cf. *Descartes*, Paris, 1952, Edition La Pléiade, p. 566.

L'intérêt de cette comparaison célèbre n'est pas dans l'image immémoriale de l'arbre, et de l'arbre du savoir (ou de la connaissance du bien et du mal) qui ébranle dans l'inconscient tant de nostalgies et, en premier lieu, celle du premier jardin. Son intérêt principal me paraît résider dans la lecture, relativement aisée, qu'elle permet du destin de la métaphysique, de la raison métaphysique. C'est cette lecture que je voudrais tout d'abord expliquer.

Si nous nous laissons aller à la logique simple qui se dégage de la métaphore, il sera facile de prendre, sur l'axe même de ce savoir arborescent, un double sens d'orientation : de bas en haut, des racines vers les branches ; de haut en bas, dans la direction opposée.

Ce double sens ne crée du reste aucune équivoque. Mais il est et reste inscrit dans le destin de la métaphysique. C'est ce double sens qui nous permet, aujourd'hui, de fixer, en profondeur, l'essentiel de cette crise où se trouve engagée l'essence de la métaphysique.

1. Si nous suivons le sens ascendant, tel que Descartes nous le propose, qu'en résulte-t-il pour l'intelligence de la crise actuelle ?

Nous voyons tout d'abord l'articulation de la métaphysique comme fondement du savoir. Racine du savoir, la métaphysique fonde tout le reste et, en premier lieu, elle-même. Se fondant elle-même, comme racine de tout savoir, la métaphysique, savoir absolu, a l'apodicticité du nécessaire. Elle est, parce qu'elle doit être, la nécessité de son passage de l'essence à l'existence. Elle est donc *causa sui*. Et du même mouvement par lequel elle se pose apodictiquement, elle pose tout ce qui dérive d'elle. La métaphysique n'est pas seulement recueillement des évidences premières, elle est aussi, comme elle le fut chez Aristote, théologie. Et l'argument ontologique par lequel Dieu transparaît comme nécessité d'implication de sa propre existence, se répète dans la genèse, l'auto-genèse, de la métaphysique. La raison métaphysique est *ratio sui*, sa propre raison : cette raison qu'elle a en elle-même, ou plutôt qu'elle est elle-même, est son fondement. La métaphysique ainsi comprise, c'est le resplendissement dans l'intelligence de l'apodicticité divine.

Cette auto-genèse, cependant, n'est qu'apparente auto-suffisance. Car les racines ne sont là que pour nourrir le tronc, et par lui, les

branches. La métaphysique, par la médiation d'une philosophie de la nature (disons d'une Cosmologie), débouche sur les différents savoirs : médecine, mécanique, morale ; les trois fondés sur le savoir de la nature.

Or, et c'est ici le tournant le plus important, la crise actuelle de la raison métaphysique consiste, pour une part, dans la prise de conscience de ce sens ascendant du mouvement de la métaphysique. La métaphysique ne semblait exister que pour nourrir les savoirs. Et de cette apparence, tous les positivismes et néo-positivismes ont pris acte. Ils ont alors, dans une quasi constatation, observé que si tel est bien le sens de la métaphysique, elle n'avait plus qu'à disparaître dans les savoirs qu'elle annonçait. La métaphysique, comme la loi mosaïque chez saint Paul, a pu être le pédagogue indispensable à l'enfance des savoirs. Maintenant que les savoirs sont adultes, qu'ils peuvent travailler sans présupposés, qu'ils s'appuient à une pratique, à une cohérence, à un langage éprouvés, il serait ridicule de se fonder sur une évidente rémanence théologique, ou onto-théologique. L'admirable de la métaphysique, une fois encore, c'est qu'elle annonçait sa propre mort dans sa propre apodicticité. Faite pour fonder les savoirs, elle disparaît dans ce qu'elle a prétendu fonder. La raison métaphysique se dissipe dans l'efficacité d'un entendement, maître, par les savoirs multiples qui le divisent, de ce monde que la raison métaphysique voulait soumettre à son unité.

Si nous voulions articuler, sur le modèle que je viens d'explicitier, la crise de la raison métaphysique, en son premier moment, je pourrais la résumer de la manière suivante :

a) la métaphysique s'est effectivement dissipée dans les savoirs dont elle fut, provisoirement, la prophétique pédagogie ;

b) les savoirs, qu'elle a conduits à l'âge adulte, n'ont plus besoin de fondement : leur pratique leur suffit ;

c) l'idée d'un fondement absolu des savoirs est l'illusion de la *causa sui*. C'est le résidu de l'illusion théologique ;

d) quant à l'unité des savoirs, que la métaphysique entendait promouvoir, elle reste un idéal de convergence, qui est devant nous et non plus, comme on le croyait naïvement, derrière nous. Il est à faire. Il n'est point donné.

2. Si nous prenons, sur le même axe du savoir arborescent, la ligne inverse, nous substituerons à la progression conquérante, le mouvement de réduction, ou d'analyse. Tous les savoirs, par la médiation de la philosophie (de la nature) se restitueront à leur source : la métaphysique. La métaphysique, racine des savoirs, est ce en quoi ils s'unifient et se résolvent. Cette *resolutio ad metaphysicam*, cette analyse est complémentaire de l'expansion. La monade génératrice recueille sur elle-même ce que sa fécondité avait dispersé.

Ces deux mouvements sont donc essentiels à l'esprit métaphysique. Mais de même que le premier, poursuivi jusqu'à la limite extrême de sa logique interne, semblait appeler son évanouissement dans ses produits, de même, le second, quand on le conduit jusqu'au bout de lui-même, semble déboucher sur un au-delà de la métaphysique. Plus exactement sur un en-deçà.

En effet, les racines indiquent d'elles-mêmes cet inévitable prolongement. Elles plongent, comme on l'a dit, dans un sol qui les retient ; elles se tiennent dans un fondement qui les porte ; elles se maintiennent dans un élément qui les nourrit. La métaphysique se dépasse d'elle-même vers *quelque chose* dont elle ne nous dit rien, et dont il n'est pas sûr, du reste, qu'elle puisse nous dire quelque chose.

Quel est cet au-delà, ou plutôt cet en-deçà dont la métaphysique ne parle pas ? Dans une optique néo-platonicienne, cet en-deçà de la métaphysique, si on la spécifie par exemple comme ontologie, comme philosophie de l'être, serait cet espace, indéterminé et innombrable, cette sphère de l'*Un* dont le seul contact peut faire naître le *Noétique*, le règne de l'intelligence. Nous dirions alors que la métaphysique naît, comme l'intelligence, comme l'être lui-même, portée par quelque chose qui n'est pas elle. Mais, dans cette optique, qui permet de la situer dans ses limites et qui l'enracine dans un au-delà d'elle-même — au-delà qu'elle peut oublier ou méconnaître par une sorte de fascination, sans que cet accident toujours possible touche son essence — la métaphysique et la raison métaphysique n'ont ni à disparaître ni à atténuer leur juste nécessité. Dans la perspective moderne de la crise, cette réduction de la raison métaphysique à un en-deçà d'elle-même se présente tout autrement. Pour être plus précis, je devrais distinguer ici deux types de réduction. L'une, qui s'exerce surtout à l'intérieur des disciplines dites topologiques — qu'elles s'inspirent, aussi librement que possible, de Marx ou de Freud — tend à dissoudre la métaphysique dans une illusion, plus exactement dans les conditions socio-économiques ou psychiques, dont elle serait, à son insu, l'efflorescence inconsciente et fragile. Le second type de réduction, que je résumerai dans le courant issu de la pensée heideggerienne, est d'une certaine manière plus homogène à la métaphysique, et moins radicale dans ses conclusions. C'est sur ce deuxième type de réduction que je voudrais insister, sans oublier toutefois que le premier style de réduction devrait être aujourd'hui comme le nouveau malin génie — ce serpent que secrète toujours l'arbre de la philosophie — qui guette tant la métaphysique, que les efforts, plus ou moins réussis, pour la dépasser.

Dans cette perspective méta-métaphysique il ne s'agit pas, bien entendu, de détruire la métaphysique, mais de la dé-structurer, de la regarder en face pour déceler en elle un oubli fondamental, un oubli

qui n'est pas un « vouloir oublier », ou une faute historique à laquelle on pourrait remédier. Cet oubli est constitutif de la métaphysique ; il s'inscrit, pour ainsi dire, dans la charte de constitution qui lui assigne, depuis Aristote, comme domaine ou rayon d'action « l'étant en tant qu'étant ». Or l'étant en tant qu'étant, c'est l'oubli de l'être en tant qu'être, cet être qui est précisément ce en quoi, comme en son immémorial passé, s'enracine la métaphysique. Mais la métaphysique serait inapte, congénitalement incapable, à récupérer, à retrouver, fût-ce par un effort héroïque, cet éclair ou cette lumière dont elle est née. Il s'ensuit que son règne est fini. Entendez qu'il ne s'agit pas d'une fin historique ; comme si, par exemple, elle devait s'effacer des programmes d'enseignement. Cette « Kénose », prévisible, n'est pas l'essentiel de ce qui est ici visé. Il ne s'agit pas davantage de mettre un point final à la métaphysique, avec l'apocalypse hégélienne. Même si tout cela est vrai, ce n'est pas encore, à strictement parler, la fin de la métaphysique. La métaphysique est essentiellement finie. Dans la mesure justement où elle s'est, par essence, enfermée dans l'étant, il lui est impossible d'en sortir. Or ce qui se dit aujourd'hui, dans la crise présente, c'est la nécessité d'en finir ; de chercher, en-deçà de la Métaphysique, ce qu'elle n'a pas dit et ce qu'elle n'a pu dire. Mais *vers quoi* cette sortie de la métaphysique peut-il nous projeter ? Ce qui se dit, provisoirement, sous le nom d'être, quand on l'oppose à l'étant, que nous donne-t-il à penser ? Si l'on veut éviter le tournant *mystique* de la métaphysique, — écueil que certains semblent redouter — vers quoi allons-nous nous tourner, dans ce tournant que constitue l'exode de la métaphysique ? Quel nouvel anonyme va recueillir l'effort de la pensée ?

Quelque nom qu'on lui donne, langage, « poésie » (ou, plus neutrement encore, le « poétique »), la crise de la métaphysique, dans cette manière de penser la métaphysique, nous laisse incertains sur la nature des issues possibles, des chemins de l'exode. Cette incertitude est un trait de la crise elle-même. La crise de la métaphysique c'est aussi bien la crise des multiples possibilités qui nous permettraient d'en sortir.

II

Cette esquisse sommaire, que j'ai voulu réduire aux traits qui m'ont paru les plus pertinents, autorise, me semble-t-il, une sorte de triangulation de la crise de la raison métaphysique. La crise peut se dire ou comme suppression de la métaphysique dans les savoirs qu'elle a précédés ; ou comme dénonciation de l'illusion métaphysique par la médiation des nouvelles disciplines qui démystifient ce qu'on a appelé « idéologie » ; ou enfin, comme épuisement de la métaphysique

dans le cercle de l'étant où elle s'est enfermée. Ces trois exégèses ne sont pas nécessairement incompatibles entre elles ; du moins si on les prend deux à deux, rien n'empêche une connivence par exemple entre d'une part les différents néo-positivismes et les savoirs démystifiants d'autre part. Mais mieux vaut sans doute laisser à leur originalité et à leur responsabilité chacune de ces herméneutiques. Je voudrais simplement pour conclure, en m'excusant d'une brièveté impérative, dire un mot qui serait un essai de réponse, un effort de jugement responsable, sur la situation ainsi réduite à ce qui m'a paru l'essentiel.

1. Je ne pense pas que les positivismes, de quelque obédience qu'ils se réclament, soient vraiment dirimants et de l'essence de la métaphysique et de ses problèmes. On peut croire que l'esprit critique, développé par la tradition métaphysique, aidera ces positivismes à se libérer d'étroitesse ou de présupposés naïfs, qu'ils ne peuvent surmonter que par la grâce de ce qu'ils veulent supprimer. Mais je reconnais que l'analyse logique du langage métaphysique, même si parfois elle prête à sourire, peut aider le métaphysicien à retrouver une certaine rigueur de pensée et à ne point se payer de mots, sous le prétexte fallacieux que la métaphysique n'a pas à se traiter en petite servante du savoir ou en son épiphénomène insignifiant.

2. Quant aux disciplines qui furent appelées — et le mot a fait fortune — les disciplines du soupçon, j'estime qu'il ne faut pas trop vite les taxer d'incompétence, en un domaine qui prétendument ne serait pas le leur. J'en donnerai, pour faire court, un simple exemple. Quand on soupçonne certaines philosophies — et en disant « certaines » je commets un euphémisme — de comporter une dimension politique, faut-il tout de suite lever le bras au ciel et accuser le questionneur de gratuite impertinence ? Il me semble que le philosophe doit avoir le courage de ne point refuser les questions, sous le prétexte fallacieux que ces questions seraient un sophisme, je veux dire un passage à un autre genre.

3. Il reste à se prononcer sur cette réflexion, de type heideggérien, concernant la métaphysique. Que signifie exactement l'oubli de l'être, dont on parle parfois si longuement qu'on ne sait pas très bien de quoi il s'agit ? Il me semble qu'il appartient à la métaphysique de corriger, si besoin est, ses propres oublis. Le remède ici ne peut venir que du malade : c'est la nature, disaient les anciens, qui se guérit. Si la métaphysique est malade, elle ne peut être que son propre médecin. Mais à vrai dire cet oubli de l'être, dont on fait état, est-il si évident qu'on le puisse donner comme un fait massif qui serait indiscutable ? Il me semble au contraire que cette *différence ontologique*, loin d'avoir été oubliée, a toujours été ressentie à l'intérieur des grandes métaphysiques. Peu importe la traduction qu'on a pu lui donner. Et si

l'on peut incriminer les traductions, il reste à se demander, si cet au-delà de mystère, que les métaphysiques ont au moins deviné, pourra jamais se traduire autrement que dans des trahisons. Les noms seront toujours des noms. Quels que soient leurs coefficients d'élasticité ; que ce soit l'Un, ou l'Etre, ou le Bien, ils diront toujours, à leur manière, c'est-à-dire dans leurs inévitables limites, la *Chose* qui *fait parler* dans la conscience concomitante de leur service inutile.

Ce qui importe le plus aujourd'hui, dans cette crise où l'Occident remet en question sa tradition métaphysique et religieuse, ce n'est point que la crise soit ignorée. Bien au contraire. Mais que, comme disait Hegel, l'esprit, et l'esprit seul, puisse répondre à l'esprit.

STANISLAS BRETON